

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Michel Serres, *Les cinq sens. Philosophie des corps mêlés I*, Paris, Grasset, 1985, 381 p.

par Paul Chanel Malenfant
Urgences, n° 14, 1986, p. 83-84.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025272ar>

DOI: 10.7202/025272ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

l'auteur avait tout de même 31 ans!), ressemble déjà terriblement à des Mémoires!" (p. 141).

...

Reste à savoir comment le jeune (ou encore le moins jeune) Québécois des années 1980 s'identifiera ou accueillera ce héros velléitaire qui prône tantôt le "dilettantisme libertin", tantôt le "paradoxe", ou tout simplement l'ironie et le sarcasme pour affronter la vie. Vie qu'il définit comme "une prison garnie de barreaux: d'un côté les gardiens; de l'autre les détenus. Mais qui me dira lesquels, en vérité, sont les captifs des autres?" (p. 135). C'est sur cette vision et interrogation concernant la vie que **Félix** se termine.

La lecture/relecture de **Félix** présente donc un réel intérêt pour le lecteur québécois en tant que véritable miroir de ses contradictions, ambivalences, dualités; bref, de sa si difficile quête d'identité...

Guy Rancourt
Cégep de Rimouski

Michel Serres, *Les cinq sens, Philosophie des corps mêlés I*, Paris, Grasset, 1985, 381 p.

Qu'il écrive à propos de tel peignoir peint par Bonnard, qu'il s'adonne à l'observation fascinée d'une peau ou d'un voile sur une nudité, d'un tissu ou d'une brume, qu'il commente *la Dame à la licorne* ou qu'il pose avec ironie, devant la chaussure de vair de Cendrillon, des questions à la fois sérieuses et

ingénues - "Que dire, d'abord, d'une pantoufle? Donnez, je vous prie, votre estime, au passage, à un livre de philosophie qui pose enfin les graves questions - que dire, dis-je, d'une pantoufle?" (p. 64) —, c'est à une véritable philosophie de la sensation, à un érotisme de la texture, de la mixture et du grain auquel nous convie Michel Serres dans **Les cinq sens**. D'ailleurs le sous-titre, **Philosophie des corps mêlés**, désigne de lui-même cette attention qui sera portée à tout ce qui se fusionne, s'immisce, s'emmêle, s'imbrique; et l'essai de Serres assiste à ce travail de la métamorphose et de l'osmose qui constitue l'univers en une matière intensément tangible, en une sorte de "pâte" malléable par tous les sens et offerte à tous les possibles du désir et de la jouissance. Ainsi, le goût du vin participe de l'échange et de la transfusion: "Si vous le goûtez, il vous donnera votre goût en vous donnant son goût, il ouvre en vous une nouvelle bouche" (p. 168). De même, tout regard reçoit vision du spectacle qu'il contemple: "[...] une belle vue offre en plus la vue à qui la voit" (p. 168).

Portée par une culture qui relève de l'encyclopédie, — mais une culture "naturelle", dont l'étendue n'a d'égal que la sensualité — la philosophie, ici, s'intéresse avec une même curiosité et un même tact aux arts, aux sciences, à la littérature; passant de Socrate à Leibnitz, de Hermès à Oedipe, elle réfléchit aussi bien aux mythes qu'aux modes, aux saveurs, d'un fruit, d'un vin — "une bouteille de vieil Yquem, année 1947" (p. 165) — qu'aux nuances d'un bleu ou à celles d'un paon. Alors la pensée ne se démêle plus du sensible et le goût, tant esthétique que gastronomique, s'avoue dans le savoir de la jouissance. Certes, il y a du lyrisme et de l'euphorie dans le point de vue du philosophe. Aussi, dans le ravissement des sens qu'il

écrit, cet humour de la lenteur: “[...] pour goûter comme pour les actes d’amour, si vous courez, pressés, abstenez-vous, de grâce, la vitesse en ces deux matières débouche sur la tristesse ou se débände en regrets” (p. 165). Quant à la phrase de l’écrivain, elle est parfois attentive à ses effets — “Boire le poison ou avoir dans la bouche ce mot équivaut.” (p. 101) —, à sa courbe sonore ou à l’efficacité du signifiant; cependant, justement parce que tout est affaire de langue, donc de goût et de langage, donc d’écriture, le propos philosophique concerte avec le poème — “Mon désir s’identifie à l’écrit, je n’existe qu’en langue.” (p. 55) —, avec cette gymnastique langagière que sollicite tout texte: “Sait-on qu’écrire exige l’habileté nerveuse et musculaire la plus fine?” (p. 86). C’est sans doute pourquoi l’écriture s’adonne à cette nomination passionnée des choses, des substances, des goûts, des fibres: elle nous rend les données élémentaires du réel — “Le donné ressenti équivaut-il au dit?” (p. 102) —, et sous un apparent éclectisme culturel, elle parle de l’unité consubstantielle du monde.

Ainsi, en cette “certaine fin de siècle”, peut-on encore tirer enseignement d’une philosophie qui ne dénie pas le sensualisme, d’une écriture qui agit conjointement dans la perception et l’expression, d’une morale des sens (et des significations) retrouvés? Michel Serres nous y convie comme en un commencement contemporain du **Banquet**:

viens, je voudrais te léguer les choses sensibles perdus, le concubinage du monde multiple et du corps nué, je te léguerai la finesse, goûts et parfums, la sagesse et la sagacité, viens, et quand nous aurons construit la peau par pans, comme un habit, je te dirai, après, les vieilles ruines de ma langue, mon beau langage qui va mourir, issu directement de l’eau qui se chiffonne

comme une soie, du peuplier dont la feuille sessile bruisse, douce voix des choses, viens dans les restes abandonnés des deux jardins pillés, oubliés, le jardin des sens détruit par le langage, le jardin de ma langue détruit par les codes, viens tant qu’il est temps encore, je m’y étais mal pris, nous allons recommencer. (p. 112).

Les cinq sens: à lire comme directives, dans toutes les directions.

Paul Chanel Malenfant
UQAR

Pauline Harvey: *La ville aux jeux*, Montréal, Éditions de la pleine lune, 1982, 256 pages.

La ville aux jeux: roman merveilleux, c’est-à-dire des merveilles et des jeux. Des merveilles, comme dans *Alice aux pays des dites* (le chapitre XI de *La ville*, en particulier, sait justement recréer, mimétisme voulu, le nonsense carrollien), pays des étonnements et des prodiges, des anachronismes et des dépassements, des merveilles donc *wonderland*. Des jeux, ceux de la scène comme de la politique, des mots et du langage — comme dans *Alice au pays du langage* de Marina Yaguello (Seuil, 1981) — jeux divers du mensonge et de la vérité, des apparences et des oripeaux, *Homo ludens* selon le titre du livre de J. Huizinga; jeu qui fait passer du chapitre XII au chapitre XIV dans un roman où le magique... joue un rôle important. *La ville aux jeux*, donc: roman ludique, des merveilles de l’imagination débridée (c’est-à-dire bien organisée, structurée).

Incipit oblige, commençons par le commencement:

Trois pèlerins vêtus de haillons pesants s’en venaient d’une démarche claudicante